

« À l'origine des mythes, les trous noirs de la propagande »

En Italie, les néofascistes imposent leurs falsifications historiques. Entretien avec le collectif Nicoletta Bourbaki sur un révisionnisme devenu vérité d'État.



L'offensive est générale à l'échelle du continent. En 2019, dans une résolution, le Parlement européen avait, en dépit de ses périphrases embarrassées, réussi l'exploit d'assimiler les crimes du nazisme et ceux du communisme. En France, *le Figaro* a recyclé de grossières falsifications sur la guerre civile espagnole. En Italie, la sombre ironie va plus loin encore : voilà qu'on accuse de « révisionnisme » ceux qui, en l'occurrence, s'opposent à la réécriture de l'Histoire par les néofascistes... Dans ce contexte, les recherches menées par le groupe de travail Nicoletta Bourbaki sont précieuses : né dans le sillage de la Wu Ming Foundation, un vaste attelage réuni autour du collectif d'écrivains Wu Ming, il rassemble une vingtaine d'historiens, politologues, philologues – même un mathématicien – qui démontent les manipulations et les trucages dans des récits mémoriels, directement prélevés au robinet de la propagande mussolinienne, et transformés en vérités d'État. Entretien avec trois de ses membres, Luca Casarotti, Luca Manucci et Benedetta Pierfederici.

Dans la réécriture de l'Histoire du fascisme et de l'antifascisme par les droites italiennes, les « foibe » tiennent une place particulière. Pourriez-vous nous expliquer ce dont il s'agit et quand se sont-elles imposées comme un objet de confrontation ?

Luca Casarotti Terme géologique, « foiba » désigne une cavité naturelle creusée dans le calcaire au Frioul, en Istrie ou en Dalmatie. Par métonymie, les foibe – au pluriel – renvoient à deux épisodes de la Seconde Guerre mondiale au cours desquels des corps ont été jetés dans ces gouffres. D'abord, en septembre 1943, après la reddition de l'Italie aux Alliés, la population istrienne se retourne contre les fascistes qui s'acharnaient sur elle depuis 1922. Ce premier épisode ressemble à une jacquerie : peu d'organisation et beaucoup de rage. Le deuxième épisode rattaché aux foibe se déroule entre avril et mai

1945, à la fin de la guerre, à la suite de la libération de Trieste : après des procès sommaires, des fascistes sont condamnés à mort. Ces épisodes deviennent immédiatement un thème de la propagande revancharde des fascistes. Dès 1944, sous la République sociale italienne (RSI) – l'État fantôme rétabli dans les territoires occupés par les nazis allemands –, les mussoliniens commémorent les « martyrs des foibe ». C'est ce syntagme qui infuse dans la propagande néofasciste à partir des années 1970. En 2004, l'instauration d'un « jour du souvenir » pour commémorer officiellement ces morts-là, le 10 février de chaque année, consacre leur victoire.

Luca Manucci Dans les années 2010, il y avait un sketch de la comique Caterina Guzzanti. Quoi qu'on lui disait, elle rétorquait toujours : « Mais alors, les foibe ? » On peut parler des atrocités du fascisme, mais ses défenseurs opposeront toujours cet argument. Dans ce

filon très rentable du victimisme, c'est en tant qu'Italiens – pas en tant que fascistes, ce qui serait plus problématique – que les « martyrs des foibe » auraient été ciblés. À la base du discours anti-antifascistes, on nous présente toujours ce « nettoyage ethnique », ce qui n'a aucun sens. En fait, les foibe ont été le pied-de-biche qui a permis à la droite de fracturer la conscience collective et d'instiller le doute en Italie, un instrument très puissant au service d'une narration alternative qui, désormais, est acceptée : « *Mussolini a aussi fait des choses bien, et puis, au bout du compte, l'antifascisme, il était aussi violent !* »

Mais comment cette manière de mettre sur le même plan les fascistes et les résistants en Italie a-t-elle pu s'imposer ?

Benedetta Pierfederici On parle des foibe comme s'ils étaient un phénomène d'un seul bloc. On ne contextualise pas, on ne dit jamais dans quelles circonstances c'est arrivé... Ensuite, il y a une exagération permanente sur les données et, en particulier, sur le nombre de cadavres jetés dans ces cavités. On ajoute, en plus, un récit d'exode : des centaines de milliers de gens qui doivent tout abandonner pour échapper à la « répression communiste ». Quand on met ces dimensions ensemble, tout est dicté par l'émotion, jamais par les faits et, pour déjouer ça, on doit rouvrir un travail scientifique, ce qui n'est pas simple...

Luca Manucci En l'occurrence, la vérité institutionnelle a été cimentée à la fois par les héritiers du fascisme, mais aussi par ceux du communisme. Au début des années 1990, les uns et les autres ont décidé de se serrer la main publiquement et de sceller leur accord : « *Voilà, ça, c'est notre mémoire collective partagée. Ça suffit, les disputes !* » Évidemment, ça a été un but contre son camp de la gauche, ou plutôt du centre gauche italien : il a, en substance, accepté la narration que la droite construisait depuis des décennies. Et tout cela, en se basant sur des écrits de personnages qui faisaient partie de la RSI, et même des SS et des nazis ! À l'origine de ces mythes, on tombe systématiquement dans les trous noirs de la propagande fasciste...

Luca Casarotti Ni « néo », ni « post », ce récit sur les foibe est fasciste sans préfixe, car sa matrice provient du fascisme en ligne directe. Mais, s'il a pu prendre racine au-delà des cercles de l'extrême droite, ce n'est pas un hasard... Après les années 1960, il y a eu, à gauche, une tendance à construire une narration de la lutte de libération monumentale et héroïque. Toute brèche dans ce mythe fondateur était vue avec suspicion.

En 1991, Claudio Pavone publie *Une Guerre* (Seuil, 2005), un livre estampillé comme « anti-Résistance » par certains intellectuels proches du Parti communiste (PCI), en passe alors de devenir le Parti démocrate de gauche (PDS). En réalité,

« Les foibe ont permis à la droite de fracturer la conscience collective. »

LUCA MANUCCI



À gauche, Giorgia Meloni rend hommage au Soldat inconnu lors des célébrations du souvenir des martyrs des foibe, les prétendues victimes des antifascistes, le 18 février 2018, à Rome. STEFANO MONTESI/CORBIS VIA GETTY IMAGES

Ci-contre, Matteo Salvini lors de la Journée nationale de commémoration des exilés et des foibe, le 10 février 2020, à Basovizza, en Italie. JACOPO LANDI/NURPHOTO VIA AFP

cet ouvrage est d'une importance considérable dans l'historiographie car il discute le paradigme d'une Résistance qui n'aurait rien été d'autre qu'une lutte contre l'envahisseur nazi, et replace le mouvement dans le cadre d'une guerre civile où les fascistes italiens sont combattus par des antifascistes italiens. Une approche incompatible avec la construction d'une mémoire partagée entre les uns et les autres. Face à ce déni général, les récits des foibe sont entrés comme une lame dans du beurre...

En octobre, sous la signature du groupe Nicoletta Bourbaki, vous publiez un ouvrage consacré à un autre cas de mystification anti-Résistance (1). Pourriez-vous nous expliquer votre approche ?

Benedetta Pierfederici Le livre évoque le cas de Giuseppina Gherzi, une jeune fille de 13 ans tuée à la Libération, fin avril 1945, par des partisans. À l'automne 2017, la droite qui dirige Noli, une petite commune près de Savone, en Ligurie, veut apposer une plaque à sa mémoire, et une polémique éclate avec l'Association nationale des partisans (Anpi). Au même moment, sur le site Internet du *Corriere della Sera*, le quotidien de référence en Italie, paraît un article qui raconte l'histoire avec des détails macabres. Parce que nous connaissons la photo qui accompagne la publication, nous savons tout de suite que la jeune femme, avec un « M » de Mussolini tracé sur le front, encadrée par des hommes armés, n'est pas Giuseppina Gherzi. Dans l'article, il est question des

« sévices » infligés sous les yeux de son père, à cause d'une dissertation écrite à l'école et pour laquelle elle avait reçu des félicitations de Mussolini. À partir de là, nous lançons des recherches qui n'ont été achevées que l'année dernière... Nous remontons dans le temps pour comprendre d'où viennent les récits : nous tombons sur quelques références sans aucune source dans les livres d'histoire locale, mais également chez des auteurs grand public. Il y a, par exemple, un bref passage sur Giuseppina Gherzi dans un livre du journaliste Giampaolo Pansa, en 2003. Lui, c'est une des personnes qui a donné une contribution décisive à la réécriture de l'Histoire en Italie, car il l'a fait en étant marqué à « gauche ». En somme, le voilà qui arrive et qui dit : « *Mais regardez-moi, j'ai un diplôme d'historien et je suis un homme de gauche, eh bien, si je vous raconte ces horreurs commises par la Résistance, ça signifie qu'elles sont véritablement vraies.* » Dans les années 1990, un autre journaliste raconte, lui, directement le viol subi par Giuseppina Gherzi avant son exécution. Or, si le père de la jeune fille évoque des « sévices » dans sa déposition qui intervient quatre ans après les faits, en 1949, le mot renvoie à l'époque à une « gifle » ou des « coups », et pas nécessairement, comme c'est le cas aujourd'hui, à des violences sexuelles. C'est un peu gênant de devoir faire ces remarques, mais tout est cousu de fil blanc : on passe de « cible de violences par des résistants » à « violée par des barbares »... Toute cette production ne s'adresse pas à la communauté scientifique, elle ne prétend même pas faire de l'histoire en réalité, elle rapporte des éléments comme vus par le trou de la serrure, sans aucune considération réelle pour le contexte, ni même pour les faits eux-mêmes qui sont assemblés avec une légèreté sans pareille, reliés entre eux de manière arbitraire. Ce sont des objets de propagande qui s'adressent aux lecteurs communs et qui visent, en les ulcérant, à les priver de toute capacité critique. Au fil

du temps et des narrations, le cœur se déplace, et l'épouvante doit croître devant l'horreur infligée à une jeune fille.

Malgré toutes ces manipulations, l'État italien a-t-il validé cette narration, comme il l'a fait pour celle sur les foibe, en instaurant la « journée du souvenir » ?

Luca Casarotti Non, pas vraiment, ou pas encore... mais le processus est lancé. Outre la plaque apposée à Noli, nous avons repéré une opération révélatrice dans une petite commune des Pouilles, très éloignée de la Ligurie. Là-bas, à l'occasion du 8 mars, il a été proposé de donner les noms de certaines femmes exemplaires – Mère Teresa de Calcutta, Anne Frank... et Giuseppina Gherzi – à des rues. En sociologie de la mémoire, on parle d'« holocaustisation » : si on met ensemble Anne Frank et Giuseppina Gherzi, de manière consciente ou dans un élan purement émotif, l'horizon de sens que l'on active, c'est celui du camp d'extermination. Une manière d'assimiler Shoah et Résistance. Tout cela est absolument incomparable à tous points de vue, et d'abord du plus vulgaire de tous : la comptabilité des victimes. Ensuite, il y a, d'un côté, le dessein politique de l'extermination, la volonté génocidaire des nazis-fascistes ; de l'autre, il y a des épisodes que l'extrême droite a toujours voulu présenter comme le résultat d'un programme communiste, mais cette planification, pour Giuseppina Gherzi, mais également pour les foibe, eh bien, elle n'existe absolument pas ! **Benedetta Pierfederici** Dans le cas de Giuseppina Gherzi, la date éventuelle, ça serait le 25 avril. Celle de sa mort, mais aussi celle de la libération de l'Italie. Et ça n'est pas anodin, évidemment, car tous les ans, ce jour-là, c'est l'explosion sur les réseaux sociaux : l'extrême droite ne rate pas l'occasion et chaque fois qu'on prétend célébrer

le 25 avril 1945, quelqu'un arrive et glisse : « *Vous êtes en train de célébrer les libérateurs, les partisans, mais lesquels ? Les mêmes que ceux qui ont violé et tué Giuseppina Gherzi ?* »

Nous sommes au seuil d'un saut institutionnel comme celui que l'on a connu sur les foibe, avec des narrations d'extrême droite désormais consolidées... Par notre livre, nous espérons bien entraver ce pas de plus dans la falsification et l'assimilation des antifascistes aux fascistes.

Forts de leurs gains sur les enjeux mémoriels, les héritiers directs du fascisme paraissent en mesure de l'emporter, le 25 septembre prochain, mais plus personne n'a l'air de les considérer comme tels... Comment remettre les choses à l'endroit ?

Luca Casarotti Tout pour la propagande et rien à la science, mais ces droites radicales ont une narration très forte ! Face à elles, le centre gauche n'a qu'une chose en stock, son épouvantail. « *Votez pour nous parce que, sinon, ce sont les nouveaux fascistes* », disent-ils. Ils s'avancent dans l'arène politique à reculons, sur la défensive. On conteste la légitimité de l'adversaire, très bien, mais on n'oppose pas un discours alternatif qui serait désirable. Cela manque cruellement parce que ceux qui appellent à ce rassemblement sont, en réalité, complètement intégrés à une vision libérale du monde, une conception dont le fascisme est, en réalité, la ramification extrême. Pour nous qui nous intéressons aux récits, ça ne peut que nous préoccuper ! ■

ENTRETIEN RÉALISÉ PAR THOMAS LEMAHIEU

« Les objets de propagande visent à priver les lecteurs de toute capacité critique. »

BENEDETTA PIERFEDERICI

(1) Nicoletta Bourbaki, *La Morte, la fanciulla e l'orco rosso. Il caso Gherzi e le "fan fiction" antipartigiane (La Mort, la petite fille adorable et l'orque rouge. Le cas Gherzi et les fanfictions antipartisans)*, éditions Alegre, Rome, octobre 2022.